

LE PORTRAIT

*

Marie MASSOUD

Dans le taxi transpirant le cuir et le tabac, l'air était misérablement chaud. bercée par le ramdam des klaxons et des moteurs, elle sentait la moiteur de sa nuque. Agitée et comme étouffant, elle descendit la vitre et s'accoua au rebord. Le vent contre ses joues était fort cuisant. Elle regardait alors Le Caire de tous ses yeux.

Elle voyait défiler les palmiers qui ployaient, comme des ballerines inversées dans leurs tutus verts plissés. Les bâtisses étaient basses, grises et carrées, recouvertes de fils électriques le long des murs craquelés. Le taxi peinait à traverser les ruelles étroites. Il avançait par à-coups jusqu'au pont, tranchant le Nil paresseux et épais. Par la fenêtre, elle devinait les confins de Gizeh frisant avec le début du désert. Les façades cendrées s'y confondaient avec les dunes dans une même poussière ocre.

Soudain, la voiture s'arrêta dans un violent sursaut : elle était arrivée et descendit prudemment. La rue glissait comme une flaque de pétrole et elle se retrouva plantée là, perdue, entre son bagage et ses semelles brûlées. En regardant le taxi s'éloigner cahin-caha, elle fut soudain prise d'une vague appréhension. Il lui semblait ne plus savoir la raison de sa présence ici, ni l'objet de son voyage. De longues secondes passèrent et elle resta immobile. On la dépassait en grommelant, le pas pressé et les lèvres retroussées. Elle cherchait du regard un visage amical mais ne trouvait en retour que des bouquets de grimaces. Alors, respirant un grand coup, elle sortit une photo de sa poche et la garda dans son poing serré. Elle avança droit devant elle. Le café qu'elle cherchait n'était qu'à quelques pas.

Le café sentait le vieux bois, la chicha et le parfum musqué. Les habitués parlaient fort en éclats de connivence, adossés nonchalamment à leur chaise. Courbés les uns vers les autres au-dessus des tasses de thé, ils gardaient cependant l'œil curieux et attentif. Au son de la porte grinçante, ils tournèrent la tête d'un seul mouvement.

Une brève seconde, le temps resta suspendu. Les clients n'étaient que des hommes, et ces derniers scrutaient la nouvelle arrivante.

Ils ne savaient trop quoi penser de ce visage nouveau, jeune et inquiet. Le cheveu noir et bouclé leur faisait penser qu'elle était l'une des leurs, mais deux grands yeux bleus lui donnaient un air d'ailleurs. En tout cas, c'était une femme, un semblant d'étrangère, et c'était bien suffisant pour faire peser sur elle tout le poids de leur jugement. Sentant contre son front ces regards inquisiteurs, elle gardait les mains crispées autour de son sac. Elle hésitait, mais décida finalement de s'asseoir à la chaise la plus proche de la porte, la moins confortable et la plus bruyante.

Un serveur s'avança vers elle, résolu à percer le mystère de sa présence en ces lieux. Il parla en arabe et elle voulut répondre, mais son accent et son vocable la trahirent sur le champ : c'était une Égyptienne sans l'être réellement, une Arabe à l'accent d'Occident. Une immigrée sur le retour – et une chrétienne, qui plus est. Le serveur l'avait bien compris et la regardait d'un œil sévère qui lui fit baisser les yeux. Son français, soudain, lui collait au palais. Il avait comme un goût rouillé.

Les murmures autour d'elle s'étaient amplifiés et elle savait qu'elle devait agir. Prestement, elle se dressa et tendit au serveur la photographie abîmée. Il accepta de la prendre sans lui toucher les mains, observa l'image avec précaution. Aussitôt, il tourna la tête pour interpeller le patron du *qahwa* – un vieux fumeur à la bedaine triomphante et à la face pleine de dents derrière la

moustache. Tandis que le patron scrutait l'image à son tour, c'était l'effervescence autour d'eux. Les habitués se pressaient cherchant à savoir l'identité de la personne que la femme recherchait.

L'image était un portrait d'homme, à mi-corps et de trois quarts. *Galabiyya* blanche et moustache en chevron, regard brun comme une éclipse et turban assorti, jaune et rouge auréolant le sommet du crâne. Un Oriental ou presque, seulement trahi par sa peau pâle, son nez mince et ses pommettes accentuées. Un portrait aisément reconnaissable, en somme, pour les clients du café : celui du seul Français aux vêtements orientaux qu'ils connaissaient.

Tout exalté d'enfin savoir, le serveur détailla en pérorant sur son passage. Impassible, le patron gardait les yeux rivés sur la nouvelle arrivante. Elle se tenait debout, empêtrée dans des vêtements trop amples sans plus savoir quoi faire. Elle tentait quelques phrases dont il ne comprenait rien. Alors, d'une voix chargée d'autorité, le patron l'interrompit et lui rendit la photo. Il interpella un jeune adolescent assis dans le recoin gauche de la pièce, le prit par l'épaule et parla lentement, plus lentement que d'accoutumée. Par bribes de mots interposés, elle comprit que l'adolescent était le fils du patron et qu'il lui demandait de la mener, du moins elle l'espérait, jusqu'au Français qu'elle cherchait.

D'un geste de la main, l'adolescent lui fit signe de le suivre. Elle bafouilla quelques excuses et sortit sans plus attendre. Dehors, le ciel nuageux était criblé de nuit. L'adolescent était en territoire familier et avançait agilement malgré le trottoir crevassé. Elle avançait péniblement derrière lui, claudiquant sous le poids du bagage à son épaule. Ils marchèrent ainsi une dizaine de minutes, dans le chaos des rues, des vendeurs et des passants entremêlés. Entre quelques échoppes débordant d'écharpes, le jeune garçon s'arrêta finalement. Se tournant vers elle, il indiqua du doigt une bâtisse encadrée par deux arbres hauts et touffus. C'était donc là que le Français habitait.

L'adolescent resta sur place et la fixa du regard. Comprenant ce qui l'attendait, elle lui tendit quelques guinées et le remercia. Satisfait de cette transaction équitable, il fila sans insister. Elle entra, seule, par le portail entrebâillé et avança jusqu'au perron.

Elle toqua à la porte sans même respirer. Une femme ouvrit. Elle ne la connaissait pas. Sans rien attendre, elle déplia la photo en brodant d'explications dans un arabe un peu brouillon. La femme, interloquée, la scruta puis observa l'image. Soudain, comme prise au dépourvu, elle cria et éclata en gros sanglots. Tout en la prenant dans ses bras, elle l'embrassa d'un baiser sonore sur le front. Elle fit entrer la jeune femme à l'intérieur de la maison après s'être remise de ses émotions et conduisit son invitée jusqu'au salon. L'accueil avait l'allure de retrouvailles et dérouta la jeune femme qui se laissait faire. Déroutée par cet accueil en forme de retrouvailles, elle suivit la femme qui la mena jusqu'au salon.]

On lui intima de s'asseoir, mais elle préféra rester debout. Le décor était sobre et il n'y avait que des moustiquaires contre la moitié des murs blancs.

« Comme tu as changé ! » Au son de cette voix qu'elle n'attendait plus, elle se tourna dans un sursaut. Il trouvait peut-être qu'elle avait changé ; lui, pourtant, était resté le même. Son turban, moins apprêté peut-être, un peu plus rêche, un peu plus terne. Un peu vieilli, naturellement, quelques ridules déployées autour des yeux quand il souriait. Il avait la moustache parsemée de blanc et les paupières lourdes mais c'était le même port de tête altier, les mêmes traits familiers.

C'était son oncle, après tant d'années. Le même que sur l'image et que dans ses souvenirs.

« Tu as fait un long périple, de Paris jusqu'ici. Il paraît que tu es même allée au café ?

- Oui. Je te cherche depuis longtemps.
- Et alors ?
- Alors quoi ?
- Et bien tu as fini par arriver. Alors quoi, maintenant ? »

Prise de court, elle ne répondit pas immédiatement. Son regard se perdit dans la contemplation des voilages aux ourlés défaits qui frottaient le carrelage à chaque fois qu'ils dansaient. Dehors, il faisait complètement noir.

« Maintenant... répondit-elle dans un souffle. Maintenant, je ne sais pas. Je suis un peu fatiguée. Fatiguée et surtout lasse, pour être franche, de n'avoir pas trouvé ce que je voulais.

- Même maintenant que tu m'as retrouvé ?
- Surtout maintenant que je t'ai retrouvé.
- Je vois, répondit-il. Et bien alors, c'est qu'au fond, ce n'est pas moi que tu cherchais.
- Oui... j'attendais sûrement une autre réponse.
- Une réponse ? Et à quelle question ? »

Tandis qu'elle restait silencieuse, il demeurait impassible. Au bout de quelques instants, elle redressa la tête et répondit avec précaution :

« Je voulais savoir d'où je viens, à quoi j'appartiens. Je voulais comprendre, surtout, comment un vieux Français, un vieux chrétien à la robe encrassée tel que toi peut se trouver ici, chez lui loin de chez lui.

- Ce que je comprends, murmura l'homme en souriant, c'est surtout que tu te cherchais toi-même... et que pourtant, c'est à moi que tu en veux.
- Je t'en *voulais*, oui, répliqua-t-elle d'une voix cassante. J'en voulais à tous ceux qui ont le privilège de choisir. J'en voulais à tous les Français comme toi, à tous les hommes qui sont partis sans un mot, sans un regard. Je t'en voulais parce que tu es parti de chez nous, sans rien dire, et que maintenant tu te tiens là. L'Égypte plein le cœur et de l'arabe plein la bouche. Fier d'une terre que tu *t'es* choisie, alors que moi, alors que nous... nos terres, on les subit. »

Tandis qu'elle faisait les cent pas, l'homme ne répondait rien. Ce n'était, de toute façon, plus à lui qu'elle parlait. Animée d'une énergie nouvelle, elle explosait sa douleur en des torrents de mots.

« Moi des patries, dit-elle, j'en ai deux. Mon sang est schizophrène et comme dédoublé, moitié colon, moitié colonisé. J'ai deux pays, deux demeures et je suis étrangère en chacune d'elles. Trop arabe en France et trop française ici, alors oui, je subis. J'ai le cœur écartelé et je divague parmi tous les oubliés, tous les immigrés perdus. Parmi tous ceux qui errent sans fard, ni d'ici ni d'ailleurs. Tous ceux qui sont sans teint ou qui en ont plusieurs. »

Elle semblait s'apaiser au fil de phrases trop longtemps muettes et enfin articulées. Elle continua d'une voix plus douce ; son regard fixait désormais son oncle.

« Je t'en voulais, mais je ne t'en veux plus. Je t'envie toujours un peu, peut-être, mais au moins je te comprends. Tu voulais choisir où te construire, être libre d'être toi. Recueilli par le Nil quand la Seine ne te convenait plus... même si c'est un privilège que certains n'ont pas, je ne t'en veux pas. Je ne t'en veux plus pour ça. »

Il lui tendit alors une tasse de thé encore fumant. Face à face, ils s'assirent enfin.

« Toi aussi tu as la chance, répondit-il, de te sentir perdue et en colère. Certains n'ont pas ce privilège, pas le temps de se poser ces mille questions identitaires. Beaucoup se raccrochent à leurs pays comme ils peuvent, sans penser à leur sang et sans penser à leurs choix. »

Ils restèrent muets quelques secondes, penchés l'un vers l'autre dans des volutes de fumée.

« Maintenant que tu es là et que tu te cherches toi, s'interrogea-t-il d'un ton pensif, sais-tu ce que tu veux faire ? Tu es la bienvenue ici, aussi longtemps que nécessaire.

- Je t'en remercie. Je crois que je vais rester un peu en Égypte, mais pas ici. Pas au Caire. J'aimerais descendre le Nil, au moins pour quelques temps. »

Son oncle sourit. Assis face à elle avec les mains entrelacées posées sur ses genoux, il semblait figé dans la même posture familière du portrait sur lequel elle avait tant usé ses yeux. Elle le regardait, Français drapé d'Orient. Plus légitime qu'elle, moins légitime qu'elle, et au fond peu importe. Elle se disait que oui, voguer, c'était là sa décision. Elle voguerait jusqu'en aval, jusqu'à l'horizon qui flambe, pour aspirer le Nil (se plonger dans le Nil) comme on goberait (aspirerait) le monde.